

Le partage

Joseph WRESINSKI

Introduction lors d'une formation, le 27 décembre 1966, pour des personnes qui n'ont pas l'expérience de la pauvreté et cherchent à aider

Qu'est ce que c'est que partager ? On nous l'a appris, quand j'étais enfant. Tout pauvre que nous étions, quand un pauvre frappait à la porte on me disait : « tiens, tu vas prendre un morceau de pain et quelques sous et tu vas aller donner un morceau de pain à ce pauvre qui a frappé ». Il arrivait chez nous, parfois, que nous recevions le fils de la voisine. La mère buvait, elle était seule avec son gosse et le gosse, en rentrant de l'école, trouvait souvent sa mère effondrée à côté du poêle, et le pauvre gosse de treize ans la prenait dans ses bras et la portait dans son lit. Et maman recevait quelquefois ce gosse à manger. Il arrivait que maman et cette voisine se disputaient, et ma mère avait la suprême joie de pouvoir dire : « ... après tout ce que j'ai fait pour elle ».

Il y avait aussi un prêtre qui venait nous voir. Et quand il venait, c'était pour le denier du culte, et comme c'était un bon curé, il voyait tous ses gens pour le denier du culte. Mais il venait voir les pauvres que nous étions, et il s'asseyait là et restait longuement avec ma mère, et nous, pour le denier du culte, nous lui donnions toujours cinquante centimes. Et comme nous faisions, le soir, avant de nous coucher, des papiers zig-zag, nous lui donnions des papiers zig-zag, nous trichions sur les feuillets... c'était une façon pour nous de partager.

Mais ce qui était remarquable, c'est que ce prêtre qui venait chez nous et s'asseyait, pour recevoir toujours dix centimes et l'éternel petit paquet de zig-zag, restait chez nous longtemps et écoutait ma mère avec beaucoup d'honneur, de grandeur. Et parfois il posait même des questions sur le voisinage et même il demandait de faire quelque chose auprès du mécréant qui habitait au-dessus. Il donnait à ma mère l'honneur du partage et la possibilité de partager, non pas n'importe quoi, mais l'honneur, la confiance.

Quand on pense à un pauvre, est-ce que l'on pense à cela ? A ce que le pauvre que l'on a devant soi est pauvre, non pas parce qu'il manque de quelque chose pour lui-même, non pas parce qu'il manque de pain, non pas parce qu'il ne peut pas recevoir quelqu'un à sa table, et non pas parce qu'il n'a pas un honneur qui ns lui soit pas reconnu, mais parce qu'il ne peut pas donner, parce qu'il n'a rien à

donner, parce qu'il n'a pas le pain pour donner, la table à laquelle il pourra recevoir quelqu'un.

Quand on nous donnait quelque chose, on nous disait : « Garde-le bien pour toi ! » On disait à ma mère : « Madame, c'est pour vos enfants ».

Et je me rappelle, quand j'avais douze ou treize ans, comme tous les enfants pauvres, non par charité, mais par espèce de réaction d'avoir toujours reçu, je donnais tout... comme ça, et jusqu'à l'âge de seize, dix-huit, vingt ans. Je donnais tout parce que j'avais tout le temps reçu, et on en avait marre d'avoir tout le temps reçu, alors on donnait tout. Mon frère faisait pareil, il donnait tout. Quand nous étions enfants, on nous refusait de donner, on nous disait : « Tu sais, on te donne des bonbons, mais tu n'en as pas beaucoup... c'est pour toi, n'en donne à personne ».

Ma mère elle-même, lorsqu'elle recevait quelque chose... on veillait bien à ce qu'elle ne le donne pas, ne le vende pas. Au fond, quand on lui avait donné quelque chose, on ne l'avait pas abandonnée ; on continuait à suivre ma mère à travers les choses qu'on lui avait données, comme si ces choses étaient un droit de contrôle, de regard sur ma famille, une sorte de vérification que vraiment elle en faisait bon usage. Et quel était le "bon usage" ? C'était qu'elle avait mis vraiment les chaussures aux pieds du gosse, même si elles étaient trop étroites. On voulait savoir ce qu'on avait fait de cela, parce qu'au fond, on n'avait pas confiance en ma mère... on avait bien confiance en ma mère parce que quand on voyait les chaussures aux pieds des gosses que nous étions, alors on disait dans la paroisse : « Oh ça ! On peut aider Mme Wresinski parce que vraiment elle utilise bien ce qu'on lui donne. C'est une bonne pauvre ! », c'est à dire une pauvre vraiment sur mesure, bien bourgeoise, qui rentre dans les gabarits du pauvre tel qu'on l'a intériorisé, à travers les siècles, tel qu'on le veut.

Et vous savez la conséquence de cela : c'est que ma mère ne pouvait pas partager sans justifier. Ses partages en étaient arrivés à ceci : elle était obligée de mentir. Lorsqu'on lui proposait quelque chose, elle était obligée de dire qu'elle n'en avait pas, parce que si elle l'avait eu, on aurait pu lui dire : « et bien, Madame, vous avez une culotte, la voisine n'en a

pas... alors vous êtes aidée par le Secours Catholique ? » Alors on disait : « oui elle est déjà aidée par ailleurs ». Alors on ne lui donnait plus rien, et ma mère s'en était aperçu et était obligée de mentir continuellement et de dire qu'elle n'avait rien. Et j'ai vu des amas de linge venir là, dont nous ne savions que faire, parce que ma mère n'avait pas pu dire : « nous n'en avons pas besoin ».

La plus grave des conséquences cependant, c'est que, étant donné que le pauvre n'est pas habitué au partage, on finit par faire de l'homme pauvre un fractionnel et un fractionnaire. Etant donné qu'on ne pense pas que le pauvre ait le droit de pouvoir partager et qu'on lui rappelle tout le temps qu'il doit garder ce qu'il a, il arrive que le pauvre prenne une mentalité de refus de son frère.

La plupart des situations conflictuelles que nous rencontrons chez les pauvres vient de là : on n'a pas appris au pauvre à considérer celui qui est à côté de lui comme un collaborateur et un ami, comme quelqu'un avec qui ensemble on fait sa vie. On l'a habitué à le voir comme un rival, quelqu'un qui va recevoir à votre place et qui est un danger. C'est tout ce qui explique cette sorte de haine sourde que vous rencontrez chez les très pauvres par rapport aux noirs par exemple, aux algériens, aux étrangers. Vous vous rendez compte de ce fractionnement de la pauvreté.

Mais, beaucoup plus grave que cela, le manque de partage et cette mentalité font que sur le plan du travail, cette mentalité se poursuit. Le pauvre va essayer d'arracher le travail et le pain quotidien à ce frère qui est à côté de lui, en disant : « c'est un bicot ». Bien plus grave que cela encore, les deux mêmes gens du même camp, ici, qui habitent dans la même misère et qui ne sont pas une entité, quelque chose de vague, un vague "algérien", - mais pas des frères qui vivent côte à côte -, lorsqu'ils sont dans la même boîte, ils ne peuvent pas rester dans la même boîte, parce qu'à un moment donné il y a un conflit : l'un d'eux va dire du mal au patron ou au contremaître de son frère qui travaille à côté de lui. C'est que, pour se valoriser, l'homme du même milieu va révéler au patron tout ce que ce frère-là a fait, la prison, les vols, les disputes..., il va le faire pour garder sa place, parce que, sourdement en lui-même, il a peur de la même dénonciation. Ce refus de faire partager les pauvres fait que sur le plan du travail et sur le plan intérieur, la communauté se fractionne.

Plus grave encore : ce refus du partage fait que le pauvre devient l'instrument des forces religieuses et des forces politiques, économiques d'une société. Car c'est à cause de cela, de cette réserve apolitique, areligieuse, vague, "la masse", qu'il y a une sorte de réserve qui permet tous les autoritarismes, que ce soit au niveau de l'usine, au niveau religieux, au niveau social, au niveau politique ; c'est cette masse-là qui permet de trouver les forces d'appoint de tous les autoritarismes. C'est que cet homme qui n'a pas pu être solidaire avec son frère, l'homme à côté qu'il a rejeté, au fond, lorsque le moment est venu, est toujours là pour appuyer quelqu'un contre son propre groupe. Et tout ce peuple-là, qui n'a rien à recevoir, ni de l'Eglise, ni du politique, ni de la France, ni de personne, ce peuple-là, - on le dit dans le monde entier -, est le moins révolutionnaire du monde. Mais on peut dire aussi dans le monde entier que ce peuple-là est le plus nationaliste qui soit, que c'est lui qui descend à la Bastille, non pas pour soutenir ses frères ouvriers, mais pour soutenir le gouvernement, l'ordre, un ordre dont il ne jouit pas pourtant, un ordre qui va contre son propre groupe, son propre frère, puisqu'il a été bâti sans qu'on pense une seule fois que lui-même et son frère existaient.

La charité, c'est vouloir partager ce qui nous a été donné avec autrui. Et c'est non seulement le vouloir mais le pouvoir. Il n'y a pas de charité si les pauvres, à travers le bien que nous leur faisons, n'apprennent pas, à notre exemple, à partager avec nos frères et ne se sentent pas solidaires dans ce qu'ils ont reçu avec eux, quitte à perdre quelque chose, mais pour cela, que de choses il faut détruire.

Il faut d'abord avoir conscience que ce que nous donnons aux pauvres n'est pas à nous, mais leur appartient, sans restriction aucune. Le partage commence, et l'ordre de la charité commence lorsque réellement nous nous sentons assujettis à la volonté des pauvres et que les biens qu'on nous a donnés pour eux, vraiment, sans arrière-pensée, nous les considérons comme leur avoir. A ce moment là, nous serons obligés de faire appel à eux.

Pour terminer, une simple phrase qui sera le leitmotiv de notre réflexion : il est bien plus agréable et bien meilleur de donner que de recevoir. Recevoir, à la longue, devient une honte. Donner est toujours une promotion, parce que le don est un partage d'amour et d'honneur.
